

«Je fais l'eau avec ma voix»: Paul Claudel et la (méta)physique de l'eau

Barbieri, Luca

Université Paris IV-Sorbonne, luca_barbieri@hotmail.com

Resumen

De regreso a China en junio 1906 como cónsul de Francia, Claudel emprende la escritura de L'Esprit et l'Eau, la segunda de sus Cinq Grandes Odes, publicadas en 1910. El día 9 de septiembre, él informa su amigo y escritor André Suarès a propósito del progreso del texto : « J'écris en ce moment une espèce d'Ode sur cette eau essentielle en nous qui est le besoin d'être parfaitement liquide et translucide. Ce n'est point l'impur qui fermente, c'est le pur qui est séminale ». Estas pocas líneas no podrían de ninguna manera resumir el simbolismo del agua desarrollado por el autor. No obstante, son suficientes para dar una idea de la profundidad con la que el poeta se apropia del tema del agua. Imagen de vida y de eternidad, de libertad y de pureza (y de purificación también), así como « lien liquide » que reúne las criaturas entre ellas y con su Criador, el agua no podía faltar en la poesía de Claudel. Y, de hecho, está presente en todas sus manifestaciones físicas y metafísicas. Por consiguiente, aguas bíblicas, litúrgicas, terrestres, marinas y corporales son todas idealmente canalizadas en esta oda, que se revela una profunda cuenca de símbolos. Una poesía grandiosa, con la que el poeta pretendía celebrar el advenimiento del nuevo siglo y también cerrar definitivamente un periodo difícil de su vida privada (« Et moi aussi, je l'ai donc trouvée à la fin la mort qui me fallait ! [...] J'ai connu l'amour de la femme. / [...] J'ai connu cette source de soif »). Público y privado, divino y humano, corporal y espiritual se diluyen idealmente en esta poesía, como confirmación de lo que escribía Gaston Bachelard : « l'eau, dans son symbolisme, sait tout réunir ». Es precisamente la complejidad del simbolismo del agua que es analizada en este artículo.

Palabras clave : agua ; poesía siglo XX ; religión ; Claudel ; simbolismo.

Résumé

De retour en Chine en juin 1906 en tant que consul de France, Claudel entreprend l'écriture de L'Esprit et l'Eau, sa deuxième des Cinq Grandes Odes qui paraîtront en 1910. Le 9 septembre il renseigne son ami et écrivain André Suarès à propos de l'avancement du texte : « J'écris en ce moment une espèce d'Ode sur cette eau essentielle en nous qui est le besoin d'être parfaitement liquide et translucide. Ce n'est point l'impur qui fermente, c'est le pur qui est séminale ». Ces quelques lignes ne sauraient pas du tout réduire la symbolique claudélienne de l'eau telle qu'elle est élaborée dans ce poème de Claudel ; elles suffisent, pourtant, à donner une idée de la profondeur par laquelle le poète s'approprie le thème de l'eau. Image de vie et d'éternité, de liberté et de pureté, mais aussi de purification, ainsi que « lien liquide » réunissant les êtres entre eux et avec leur Créateur, l'élément fluide ne pouvait pas faire défaut dans la poésie claudélienne. Et, en effet, il est présent dans toutes ses manifestations physiques et métaphysiques. Ainsi eaux bibliques, liturgiques, terrestres, marines et corporelles sont toutes idéalement canalisées dans cet immense bassin symbolique qu'est cette ode. Un poème grandiose, par lequel le poète entendait célébrer l'avent du XXe siècle, mais aussi fermer définitivement une période émotivement turbulente de sa vie passée (« Et moi aussi, je l'ai donc trouvée à la fin la mort qui me fallait ! [...] J'ai connu l'amour de la femme. / [...] J'ai connu cette source de soif »). Public et privé, divin et humain, corporel et spirituel se diluent donc dans ce poème, à confirmation de ce qu'écrivait Gaston Bachelard : « l'eau, dans son symbolisme, sait tout réunir ». C'est justement la complexité de la symbolique liquide que je me propose d'interroger dans cet article.

Mots-clés : eau ; poésie ; religion ; Claudel ; symbolisme.

Abstract

Claudel starts writing his second “great” ode *L’Esprit et l’Eau* once he came back from China in June 1906, where he was appointed consul of France. On September 9th, he informs his friend and writer André Suarès about the progress of his work: « J’écris en ce moment une espèce d’Ode sur cette eau essentielle en nous qui est le besoin d’être parfaitement liquide et translucide. Ce n’est point l’impur qui fermente, c’est le pur qui est séminale ». These few lines cannot accurately resume the symbolic use of the water made by Claudel. Yet they are sufficient to give an idea of the in-depth way in which the poet fleshes out the liquid element. Emblem of life and eternity, of freedom and purity (but also of purification), just as a « lien liquide » bonding human beings one another and with their Creator, the water could not lack in Claudel’s poetry and, indeed, it is present under all its appearances, both physical and metaphysical. By so doing, biblical, liturgical, terrestrial, marine and corporeal waters are all ideally canalized in that immense basin of symbols that this ode represents. A great poem, by which Claudel meant celebrate the advent of a new century, but also definitely close a turbulent period of his private past life (« Et moi aussi, je l’ai donc trouvée à la fin la mort qui me fallait ! [...] J’ai connu l’amour de la femme. / [...] J’ai connu cette source de soif »). The public and the private dimension, the divine and the human one, the physical and the spiritual spheres thus dilute in this poem, thus confirming what Gaston Bachelard wrote : « l’eau, dans son symbolisme, sait tout réunir ». It is namely the complexity of this symbolism that is going to be discussed in this article.

Keywords : water ; 20th century poetry ; Claudel ; symbolism.

Introduction

En 1910, chez une petite maison d’édition de la rue Éblé à Paris, paraît l’un des recueils capitaux de la poésie française du XX^e siècle : il s’agit des *Cinq Grandes Odes* de Paul Claudel. Le fait que cet ouvrage soit qualifiable comme l’un des principaux du siècle dernier – n’importe s’il ne connaît pas le succès mérité auprès de la critique (Autrand, 2010 : 297-302 ; Lécroart, 2010 : 303-332) – est dû à de multiples raisons : en premier lieu, il marque une page nouvelle par rapport à l’idéologie romantique du siècle précédent et, du même coup, éteint définitivement « les derniers feux du symbolisme » (Raymond : 1940). Ensuite, les odes claudéliennes représentent un jalon important sur le chemin de la poésie française d’avant le surréalisme, une poésie qui redécouvrait peu à peu la beauté d’une réalité qui existait intacte en dehors des préoccupations de l’individu : que l’on songe à Péguy, à Cendrars, à Saint-John Perse ou à Supervielle, par exemple. Également, ce recueil propose une refondation, voire une modernisation, du genre classique de l’ode, faite par un auteur exceptionnel, dont l’habileté poétique égale au moins celle du dramaturge.

Dans cet article, nous nous concentrerons sur la deuxième ode du recueil, *L’Esprit et l’Eau*. Claudel entreprend l’écriture de ce « poème de la fluidité » (Robichez, 1979 : 140) une fois revenu en Chine en juin 1906, où il occupe la charge de consul de France. Le 9 septembre, il renseigne son ami et écrivain André Suarès à propos de l’avancement du texte : « J’écris en ce moment une espèce d’Ode sur cette eau essentielle en nous qui est le besoin d’être parfaitement liquide et translucide. Ce n’est point l’impur qui fermente, c’est le pur qui est séminale » (Claudel-Suarès, 1951 : 87).

Dans ses quelques trois cents versets, cette ode célèbre l’élément liquide aussi bien sous ses différentes manifestations physiques que pour ses significations symboliques. Image de vie et d’éternité, de liberté et de pureté (mais aussi de purification), ainsi que « lien liquide » réunissant les êtres entre eux et avec leur Créateur, l’élément fluide ne pouvait pas faire défaut dans la poésie claudélienne.

Ainsi, eaux naturelles et artificielles, eaux corporelles, eaux bibliques et liturgiques sont toutes idéalement canalisées dans ce profond réservoir de symboles qu’est cette ode. Un poème grandiose, par lequel son auteur entendait célébrer le siècle nouveau tout en fermant définitivement une période agitée de sa vie passée.

Avant de nous plonger dans ce bassin de symboles, il nous faut constater la difficulté d’interprétation de quelques images émanant de l’ode : « un poème qui semble avoir voulu adapter la *manière* à la *matière* poétique », c’est-à-dire imiter le liquide qu’il célèbre, ce qui signifie que « les transitions se voient supprimées » (Whitaker, 1994 : 157). Ces transitions

sont évidemment les connexions logiques qui agencent les métaphores et qui parfois résistent à l'interprétation tout comme l'eau se soustrait à toute tentative d'être définitivement saisie.

1. Aux sources de l'eau claudélienne

Mais d'où vient l'intérêt claudélien pour l'eau ? Avant même de mettre en cause des raisons d'ordre symbolique, ce sont d'abord des circonstances contingentes qui ont rendu cet élément particulièrement charmant aux yeux de Claudel. Nous songeons notamment à ses déplacements en Chine : le consul Claudel voyage par la mer à une époque où les voyages prennent plusieurs semaines, lui donnant du temps pour se familiariser avec cet élément. Mais il faut tout de même noter que la présence de l'eau est également massive dans l'Empire du Milieu, que l'auteur désigne par ailleurs de « la plus grande alluvion qui existe au monde » (Claudel, 1965 : 1131). Qu'il s'agisse des canaux d'irrigation qui sillonnent le paysage chinois ou des grands fleuves qui s'écoulent paresseux dans le continent asiatique, l'eau est un élément présent dans la vie et dans l'œuvre du poète tardenois, comme on peut le constater en lisant, par exemple, les poèmes en prose de *Connaissance de l'Est* (1900) – mais déjà dans la deuxième version de *La Jeune Fille Violaine* (1899-1900), Claudel avait exalté ce liquide fondamental pour la vie des êtres par la bouche de Pierre de Craon : « l'eau vive et vivifiante ; / L'eau subtile et liquide, circulante, ambiante, médiatrice, source première et veine commune » (Claudel, 2011 : 744)

Et pourtant, la description de la Chine dans *L'Esprit et l'Eau* est curieusement bien différente de celle d'un pays imprégné d'eau : « J'habite d'un vieux empire le décombre principal / Loin de la mer libre et pure, au plus terre de la terre je vis jaune, / Où la terre même est l'élément qu'on respire, souillant immensément de sa substance l'air et l'eau » (Claudel, 1967 : 235).

Terre *versus* eau : tel est le combat qui semble se déchaîner sous les yeux du consul de France en poste à Pékin. C'est-à-dire humidité *versus* aridité, vie *versus* mort, ce qui n'est pas évidemment sans une référence à la situation historique de la Chine : lorsque Claudel y revient pour la troisième fois en 1906, le millénaire empire chinois est sur le point d'implorer suite à la révolte des Boxers et à la réaction des puissances européennes (Gernet, 2005) ; il capitulera définitivement en 1911 et la république sera proclamée. La perspective de l'auteur est donc celle d'un diplomate qui contemple de l'intérieur les ruines d'une institution qui semblait pouvoir se perpétuer à jamais dans ses rythmes ataviques : le trône est « pourri » et Pékin est présentée comme le « décombre principal » du Céleste Empire. La terre que le vent emporte, qui étouffe l'auteur et qui souille l'eau, est donc symboliquement celle des débris de l'Empire du Milieu, broyés par la meule implacable de l'Histoire.

Mais, bien sûr, aux yeux d'un écrivain catholique, la symbolique de l'eau offre un élément irrésistible d'inspiration poétique. Or, cela est d'autant plus explicite si l'on considère que Claudel conçoit le poète comme le « rassembleur de la terre de Dieu » (Claudel, 1967 : 280-81), à savoir celui qui, par sa parole poétique, exprime les liens entre les êtres et les choses. La poésie claudélienne est une poésie religieuse, mais d'abord au sens étymologique du terme : poésie qui *relie* à la fois les hommes entre eux, et ceux-ci avec le monde qu'ils habitent et leur Créateur. L'eau, donc, en vertu de son omniprésence, se prête parfaitement à incarner ce principe d'unité qui imprègne par ailleurs l'ensemble des cinq odes claudéliennes : « L'eau / Toujours s'en vient retrouver l'eau, composant une goutte unique (Claudel, 1967 : 237) [...] et entre / Toutes vos créatures jusqu'à vous il y a comme un lien liquide » (Claudel, 1967 : 241).

Nous allons donc explorer le sous-sol imaginaire de cette ode, où l'eau est présente essentiellement sous la double forme d'élément physique et métaphysique.

2. Eaux naturelles

Parmi les manifestations naturelles de l'eau, la mer occupe une place particulière. Cela n'est certainement pas une nouveauté chez les poètes qui, depuis le romantisme du moins ont fait de l'étendue marine une source intarissable de rêverie. Claudel n'échappe pas à cela : se sentant prisonnier, comme en « captivité » derrière les murs colossaux de Pékin, il « songe à la Mer » (Claudel, 1967 : 233), qui devient alors la métaphore de la liberté et de la libération, outre que de l'infini.

Beaucoup plus intéressant est plutôt le fait que cette métaphore soit employée dans une référence métopoétique : en effet, au début du poème, l'ode même est comparée à la mer, mettant en rapport une image que Claudel avait déjà employée dans la première des cinq odes, *Les Muses*, où il évoquait la poésie épique comme une « grande méditerranée de vers horizontaux » (Claudel, 1967 : 223). Si, dans cette première ode, Claudel manifestait sa volonté de ne pas vouloir sillonner la mer de l'épopée, dans *L'Esprit et l'Eau* cette métaphore se trouve complétée par la mention du genre littéraire de l'ode, qui se trouve idéalement en la présence de Dieu et que le poète offre symboliquement à la divinité : « Voici l'Ode, voici que cette grande Ode nouvelle vous est présente, / Non point comme une chose qui commence, mais peu à peu comme la mer qui était là, / La mer de toutes les paroles humaines avec la surface en divers endroits / Reconnue par un souffle sous le brouillard et par l'œil de la matrone Lune » (Claudel, 1967 : 235).

Ainsi, l'éternité de la mer, créée par Dieu au moment de la Genèse, se transfère comme par osmose à l'ode, laquelle devient alors un genre littéraire total, capable de réunir dans ses vers tout le temps et l'espace. Mais il y a plus : la mer fait l'objet à certains moments d'une personnification qui la fait coïncider avec le poète même, qui se présente alors comme un élément naturel capable d'attirer à soi tous les fleuves du monde : « [...] je tire, j'appelle sur toutes mes racines, le Gange, le Mississipi, / L'épaisse touffe de l'Orénoque, le long fil du Rhin, le Nil avec sa double vessie » (Claudel, 1967 : 237). Comme un arbre suce de la terre la sève vitale, de même le poète-mer se nourrit des fleuves provenant des cinq continents de la planète, lesquels sont par conséquent tous reliés à son corps humain, mais qui est aussi un grand corps aquatique, un grand corps maritime.

Parmi les eaux naturelles, il n'y a pas seulement la mer et les fleuves : dans le sous-sol de l'ode, des « torrents » s'écoulent, des « sources thermales » bouillonnent, des « marais » se forment, alors qu'à la surface, de la « rosée » brille au bout des versets. La pluie aussi ne pouvait pas être absente : car si les fleuves et la mer forment un lien horizontal entre les différentes parties du globe, un lien vertical est assuré par les eaux pluviales : ainsi, le haut et le bas, le Ciel et la Terre, le divin et le naturel sont mis directement en communication, et cette Unité primordiale que Dieu avait bénignement décomposée au moment de la Création est donc aussitôt recomposée par la Nature elle-même.

À côté des eaux naturelles, on trouve les eaux corporelles. Le poète cite la salive, mais de façon indirecte, c'est-à-dire en évoquant les canaux salivaires à l'intérieur de la bouche. L'on sait, par ailleurs, que le corps humain est composé en majorité d'eau. Mais là-dessus aussi, Claudel se montre innovateur, car il attribue à l'eau du corps la qualification de *désirante*, comme si elle avait des propriétés intellectuelles. En effet, le corps humain est pour Claudel l'hypostase de Dieu : « Comme ces eaux qui portèrent Dieu au commencement / Ainsi ces eaux hypostatiques en nous / ne cessent de le désirer [...] » (Claudel, 1967 : 244) Un désir vif, que la figure de l'oxymore ne fait qu'amplifier : « Mon Dieu, prenez pitié de ces eaux en moi qui meurent de soif » (Claudel, 1967 : 244).

Dans une signification générique, cette soif est le désir de Dieu que tout homme a en soi, et que le corps exprime de façon biologique. Mais, dans le contexte de cette ode, qui relève beaucoup de la vie de Claudel, la soif manifeste plutôt l'éloignement de Dieu suite au péché. Elle est, en somme, la manifestation corporelle d'un défaut spirituel ; il faudra que le poète accomplisse l'ensemble des quatre passages prévus par le sacrement de la pénitence pour que cette soif disparaisse : (1) *contrition* du cœur, (2) *confession* du péché, (3) *satisfaction* pour le péché admis, et finalement (4) *absolution* sacramentelle (Célébrer, 1978 : 15-16). Les trois premiers gestes se retrouvent tous dans la deuxième ode, tandis que l'absolution est différée à la troisième.

Claudel accomplit donc le premier passage par une « prostration » qu'il décrit au verset 288 : « Et me voici tout seul au bord du torrent, la face contre terre, / Comme un pénitent au pied de la montagne de Dieu, les bras en croix dans le tonnerre de la voix rugissante ! / Voici les grandes larmes qui sortent ! » (Claudel, 1967 : 246). Ces larmes sont le signe évident que la contrition est accomplie, et le poète les offre à la divinité « comme une libation dans les ténèbres » (Claudel, 1967 : 245).

Ce sont les ténèbres du péché charnel qui ont obscurci la vie de Claudel au tournant du siècle et qu'il confesse mot pour mot au lecteur, accomplissant ainsi la deuxième action prévue par le sacrement de la pénitence : « Et moi aussi, je l'ai donc trouvée à la fin la mort qui me fallait ! [...] J'ai connu cette femme ! J'ai connu l'amour de la femme. / J'ai possédé l'interdiction. J'ai connu cette source de soif. / J'ai voulu l'âme, la savoir, cette eau qui ne connaît point la mort ! J'ai tenu entre mes bras l'astre humain ! » (Claudel, 1967 : 245).

La récurrence du pronom « Je » n'obéit pas seulement à une règle grammaticale : elle montre l'implication totale de Claudel dans une action pécheresse. La référence, par ailleurs très explicite, concerne ici la relation adultérine que le poète entretient avec une jeune dame polonaise, Rosalie Vetch, qu'il connut en octobre 1900 au cours du voyage en bateau le ramenant en Chine. Le bouleversement psychologique que cette liaison eut sur Claudel est à l'origine de *Partage de Midi*, drame dont l'auteur corrige les copies pendant qu'il écrit *L'Esprit et l'Eau*.

La gravité du péché et sa conscience expliquent les larmes des versets suivants : « Toute mon âme hors de moi jaillit comme un grand jet d'eau claire », dit le poète. « Et je ne vois plus que ma misère, et mon néant, et ma privation [...] / Maintenant jaillissent / Les sources profondes, jaillit mon âme salée, éclate en un grand cri la poche profonde de la pureté séminale ! » (Claudel, 1967 : 246). On voit clairement que la libération du péché passe par une action biologique, les pleurs, qui a dans l'eau son élément caractérisant.

3. Eaux métaphysiques

L'eau qui coule parmi les versets de cette ode possède donc des propriétés qui dépassent le domaine de la physique pour embrasser celui du symbolique et du métaphysique. Comme le souligne Michel Lioure, « la fonction de l'eau, comme Claudel le notera lors de ses voyages en Hollande [en 1933], est d'opérer, à tous les sens du terme, une "liquidation de la réalité" [Claudel, 1965 : 189]. Passer de la poésie de la terre à la rêverie de l'eau, c'est déjà se délivrer de la matière et tendre à l'esprit » (Lioure, 1968 : 153).

En suivant le développement de l'ode, il nous semble que l'eau représente d'abord la saleté du péché (et ce sera alors une eau lourde et souillée, une « goutte dans les ténèbres », à savoir une sorte de distillation de la faute) ; deuxièmement, elle symbolise la purification (il y a, en effet, une référence directe au rituel de la bénédiction de l'eau « païenne » que le prêtre accomplit dans la vigile pascale) ; troisièmement, l'eau représente l'état de grâce du croyant qui, lavé du péché, se découvre parfaitement transparent devant Dieu. « Qu'est-ce que l'eau, dit Claudel, que le besoin d'être liquide / et parfaitement clair dans le soleil de Dieu comme une goutte translucide ? » (Claudel, 1967 : 243). Cet élément naturel est donc en mesure de couvrir un large éventail de significations, mêmes antithétiques, comme dans le cas de la saleté et de la pureté.

Cependant, la valeur métaphysique de l'eau est en premier lieu assurée par l'association de celle-ci avec l'Esprit, comme le titre de l'ode le montre : « l'esprit face à l'eau, l'esprit confondu avec l'eau, l'esprit informant l'eau, toute l'ode épuise la dialectique entre les deux termes » (Millet-Gérard, 2005 : 368). Il s'agit d'une « union bienheureuse » qui remonte aux temps de la Genèse, que le poète rappelle en mentionnant par trois fois l'image de l'Esprit se mouvant sur les flots. Ainsi les deux éléments semblent se diluer, étant donné que « les propriétés de l'une, par un refrain parallèle, se magnifient dans l'autre » (Maurocordato, 1978 : 47) : tous les deux sont agiles, insaisissables et indispensables, même si l'Esprit est supérieur à l'eau car il est le principe divin qui vivifie l'élément liquide, qui autrement serait inerte. Autrement dit, « Claudel n'oppose pas l'esprit et l'eau : il les hiérarchise, et donc, selon un schéma thomiste qui nous est connu, soumet l'eau à l'esprit et inclut l'eau dans l'esprit » (Alexandre, 2005 : 440). Mais l'auteur n'évoque pas seulement les eaux de la Genèse – et nous soulignons que le thème de la séparation des eaux est particulièrement aimé par Claudel (Mayaux, 2005) : en effet, il évoque également les eaux futures qui sont latentes dans le corps humain, à savoir celles des corps glorieux des ressuscités après le Jugement dernier : « ainsi le corps de gloire désire sous le corps de boue [...] » (Claudel, 1967 : 244). Et, comme le remarque André Vachon, « c'est là le rôle essentiel de l'eau, élément intermédiaire entre le visible et l'invisible ; mieux : élément commun à l'un et à l'autre » (Vachon, 1965 : 282), capable de relier symboliquement la source et l'embouchure du temps humain, c'est-à-dire la Genèse avec l'Apocalypse.

« L'esprit et l'eau, rappelle encore Mme Whitaker, dirigent [le] regard [du poète] vers le haut, ils entretiennent cette soif d'un ailleurs d'où seule peut venir la complétude [...] Instruire, refléter la lumière divine, représenter la providence [...], écarter ce qui fait obstacle – telle est leur fonction » (Whitaker, 1994 : 165-66).

Ce reflet de la lumière divine se manifeste dans le monde claudélien aussi par la science mathématique, qui représente pour l'auteur la façon dont Dieu communique sa perfection à l'intellect humain. Dans la cinquième ode, par exemple, Claudel insiste sur la perfection mathématique de l'univers : « Tout l'espace est rempli des bases de votre géométrie, il est occupé avec un calcul éclatant pareil aux computations de l'Apocalypse » (Claudel, 1967 : 281). Cette idée bien néoplatonicienne est déjà présente dans *L'Esprit et l'Eau* : dans ce poème, en effet, on parle de l'eau en termes

mathématiques, évoquant le mystère de l'eau infiniment divisible, paradoxe d'un élément qui s'avère décomposable tout en n'ayant pas de parties.

Mais il reste une dernière propriété de l'eau que Claudel s'approprie, parce qu'elle coïncide exactement avec l'un des buts de son activité poétique : il s'agit de l'éternité de ce liquide, qui fut le premier élément travaillé par Dieu lors de la création du monde. Lorsque le poète dit « je fais l'eau avec ma voix » (Claudel, 1967 : 242), il transfère à son action poétique (qui est une action concrète de nomination des êtres et des choses) le caractère immortel de l'eau : « La voix avec qui de vous je fais des mots éternels ! je ne puis rien nommer que d'éternel. / La feuille jaunit et le fruit tombe, mais la feuille dans mes vers ne périt pas » (Claudel, 1967 : 242). Ainsi, par la voix du poète, « l'univers, anéanti dans sa réalité apparente, se perpétuera dans sa réalité spirituelle que l'intelligence aura reconstituée en nous, grâce au témoignage des sens et à l'opération de la voix » (Maurocordato, 1978 : 49).

Nous voici donc face à une poésie qui est devenue quelque chose de plus qu'un simple art : on dirait un rite sacré, par lequel le poète-prêtre offre au Créateur le monde transfiguré en « offrande lyrique » (Moreau, 1969). Une poésie qui étonne le lecteur parce qu'en elle, public et privé, divin et humain, naturel et artificiel, corporel et spirituel sont dilués par l'emploi savant de la métaphore aquatique, comme en confirmation de ce qu'écrivait Gaston Bachelard : « l'eau, dans son symbolisme, sait tout réunir » (Bachelard, 1942 : 160). Et Claudel s'avère justement être dans cette ode un grand réunisseur, mais également un inlassable rhabdomancien.

Références bibliographiques

- ALEXANDRE, Didier (2005). *Paul Claudel du matérialisme au lyrisme. « Comme une oie qui claboude au milieu des cygnes »*. Paris : Honoré Champion.
- AUTRAND, Michel (2010). « Paul Claudel victime exemplaire de l'histoire littéraire » en *Paul Claudel et l'histoire littéraire. Textes réunis par Pascale Alexandre-Bergues, Didier Alexandre, Pascal Lécroart*. Besançon : Presse universitaires de Franche-Comté, pp. 297-302.
- BACHELARD, Gaston (1942). *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Paris : Corti.
- CELEBRER (1978). *Célébrer la pénitence et la réconciliation. Nouveau rituel*. Paris : Chalet-Tardy.
- CLAUDEL, Paul (1965). *Œuvres en prose*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- CLAUDEL, Paul (1967). *Œuvre poétique*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- CLAUDEL, Paul (2011), *Théâtre*, t. I, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- CLAUDEL, Paul et SUARES André (1951). *Correspondance*. Paris : Gallimard.
- GERNET, Jacques. (2005) *Le monde chinois. 3. L'Époque contemporaine - XX siècle*. Paris : Armand Colin (rééd.).
- LECROART, Pascal (2010). « Paul Claudel vu par les Histoires littéraire de 1914 à 1956 » dans *Paul Claudel et l'histoire littéraire. Textes réunis par Pascale Alexandre-Bergues, Didier Alexandre, Pascal Lécroart*. Besançon : Presse universitaires de Franche-Comté, pp. 303-332.
- LIURE, Michel (1968), *Claudeliana*. coll. « Cahiers de recherche du CRLMC », Clermont-Ferrand : Université Blaise Pascal.
- MAUROCORDATO, Alexandre (1978). *L'Ode de Paul Claudel. Essai de phénoménologie littéraire. 2. Thèmes et structures des Cinq grandes odes*, Paris, Minard, coll. « Archives des lettres modernes » n° 181 / « Archives Paul Claudel », n° 12.
- MAYAUX, Catherine (2005). « Le motif de la séparation des eaux dans le commentaire de la Genèse de Paul Claudel », dans *La Genèse dans la littérature. Exégèses et réécritures*, textes réunis et présentés par Martine Bercot et Catherine Mayaux. Dijon : Éditions de l'Université de Dijon. 157-167.
- MILLET-GERARD, Dominique (2005), *La Prose transfigurée. Études en hommage à Paul Claudel*. Paris : Presse de l'Université Paris-Sorbonne.
- MOREAU, Pierre (1969). *L'Offrande lyrique de Paul Claudel : l'époque des Grandes Odes et du « Processionnal »*, Archives de Lettres modernes 100 (« archives claudéliens » n° 8). Paris : Minard.
- RAYMOND, Marcel (1940). *De Baudelaire au Surréalisme*. Paris : Corti.
- ROBICHEZ, Jean (1979). « Ordre et désordre dans les Cinq grandes Odes » dans *Travaux de linguistique et de littérature*, Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université de Strasbourg, XVII, 1.

VACHON, André (1965). *Le Temps et l'Espace dans l'œuvre de Paul Claudel*. Paris : Éditions du Seuil.

WHITAKER, Marie-Joséphine (1994). « L'Eau agile : une réflexion sur la deuxième grande ode, *L'Esprit et l'Eau* » en Villani, S. *Paul Claudel. Les Odes : poésie, rhétorique, théologie*. Ontario : Albion Press, pp. 155-177.